

Juin 2009 – n°300 – p.122 - 130



53^e biennale de VENISE

Voyage au centre des mondes

Initiée par le visionnaire Daniel Burenbaum, la célèbre biennale internationale met le cap sur la «construction des mondes». Pour que l'utopie ne sombre pas dans les eaux de l'oubli, Venise oriente nos regards plus haut et plus loin.

par Fabrice Bousteau, Emmanuelle Lequeux & Stéphanie Moisson

HECTOR ZAMORA *Essaim de dirigeables* 2009, photomontage édité en carte postale.
Après s'être fait qualifier de biennale vieillissante, Venise pourrait bien avec cette année exceptionnelle prendre un nouvel envol.

«Construire des mondes
à partir desquels émergent
des pensées concrètes
et structurées»



Entretien avec Daniel Birnbaum

directeur artistique de la 53^e biennale de Venise

Critique d'art, docteur en philosophie et commissaire de nombreuses expositions internationales, en dix ans Daniel Birnbaum a fait de l'école d'art Städelschule de Francfort une des plus importantes plateformes d'échanges et de transmission en Europe. Pour lui, l'activité intellectuelle n'est pas séparée des processus de production et de création des artistes. Sa relation à l'art est celle, toujours curieuse, qui va chercher dans l'actualité comme dans l'Histoire les traces d'une construction du monde. «Fare Mondi // Making Worlds...» est le titre de cette édition, la promesse d'un monde en train de se faire.

«Fare Mondi // Making Worlds // Construire des mondes...» : d'où vient ce titre ?

Il agit comme un programme qui se traduit en plusieurs langues, une source d'interprétations multiples qui indique une pluralité de langages à laquelle je tiens. Celle qui correspond à la diversité des pratiques et des représentations du monde. C'est un point de départ à partir duquel émergent des pensées concrètes et structurées. En français, le verbe construire a une connotation plus technique, moins emphatique qu'en allemand. Il vient aussi de textes de Philippe Parreno qui montrent comment notre monde est fait de descriptions d'autres mondes. Et d'un ouvrage de Nelson Goodman, *Manières de faire des mondes*, qui a renouvelé la philosophie analytique de l'art.

Quelle est votre approche des géographies de ce monde ? Avez-vous cherché à représenter tous les territoires ?

La biennale est souvent perçue comme un modèle obsolète, remontant au XIX^e siècle, avec son organisation en pavillons

nationaux. Mais finalement, quoi de mieux qu'une plateforme internationale pour discuter des rapports entre les œuvres et les contextes dans lesquelles elles émergent ? La plupart des critiques de ce modèle sont partagées entre le désir de se libérer des divisions nationales et celui de s'inscrire dans une culture spécifique. Un des succès de la biennale de Venise repose sur cette ambivalence. Mais d'autres questions se posent : qu'en est-il aujourd'hui des grandes expositions internationales ? Sommes-nous obligés de représenter des nations ? Je trouverais pour le moins étrange de faire une exposition internationale en 2009 dans laquelle il n'y aurait aucun artiste provenant de Chine, d'Inde ou d'Amérique du Sud. Au-delà de cette question des «géographies» représentatives, je ne pense pas plus en termes de grandes divisions en supports, styles ou formats. Comme je ne souscris pas aux débats sur la disparition ou le retour de la peinture. On peut trouver une sensibilité picturale qui ne soit pas restreinte à la technique. Sensibilité à l'œuvre dans les visions pures monochromatiques de Wolfgang Tillmans (que j'expose pour la première fois à Venise), chez André Cadere, qui n'est pas un peintre, ou encore dans les installations d'Ulla von Brandenburg, dont les textes se rapportent à l'esprit constructiviste.

Quelle est votre vision pour la biennale, à défaut d'une thématique globale ?

Même s'il n'y a pas de thématique au sens strict, il y a tout de même des lignes de tension, l'idée centrale de processus, d'activité, d'exploration. Mais aussi l'interrelation entre différentes générations, la manière dont les recherches visionnaires en matière d'architecture et d'urbanisme de

Yona Friedman continuent d'opérer dans le travail de gens plus jeunes comme Tomas Saraceno. Ou l'influence toujours sensible du groupe japonais Gutai dont les pièces sont reprises par d'autres artistes contemporains. Gutai fait partie des mythes et légendes de l'art. Je voulais insister sur cette notion de reprise, de reproduction d'œuvres originales, sur leur caractère auratique. Comme les instructions de Yoko Ono, les premiers multiples d'Öyvind Fahlström, les motifs de Thomas Bayle. Montrer le rôle productif d'une figure aussi mystérieuse que celle de Gino De Dominicis, l'importance de Gordon Matta-Clark ou de Blinky Palermo constamment cités par les étudiants des écoles d'art. À travers ces filiations et ces réinterprétations, tous ces artistes historiques ou disparus sont toujours vivants. Ce qu'on appelle communément des «artistes d'artistes».

Comment avez-vous conçu cette édition ?

Je me suis centré sur ma relation particulière à l'art et sur la production des artistes plutôt que sur une théorie générale ou une pensée universelle. Par contraste avec la dernière édition (de Robert Storr) qui consistait à désigner aux artistes un grand espace unique, j'ai voulu les impliquer davantage en leur demandant pour certains de venir sur place et de définir eux-mêmes leurs espaces et leurs conditions d'exposition. C'est une méthode ouverte, réactive, qui consiste à créer une situation à partir de laquelle l'exposition viendra s'articuler. C'est ainsi que l'on a pu accéder à un nouveau lieu étonnant, le jardin des Vierges. Une jungle avec de vieux bâtiments à l'état de ruines, une sorte de paysage romantique. Dominique Gonzalez-Foerster et l'artiste indien Nikhil Chopra y ont trouvé leur inspiration. Par ailleurs, j'ai choisi de travailler avec un nombre plus restreint d'artistes (une centaine), majoritairement par affinité ou complicité (comme Philippe Parreno, Carsten Höller, Rirkrit Tiravanija, Jan Häfström). Il y en a d'autres que j'ai découverts au cours de la recherche ou qui m'ont été recommandés par une équipe de correspondants internationaux. Parmi ces découvertes, le voyage en Chine m'a permis de rencontrer Shu Yun, un personnage stupéfiant. J'étais dans son studio, il n'y avait rien à voir. Il a juste commencé de parler de Spinoza, ce qui a suffi à déclencher une vision.

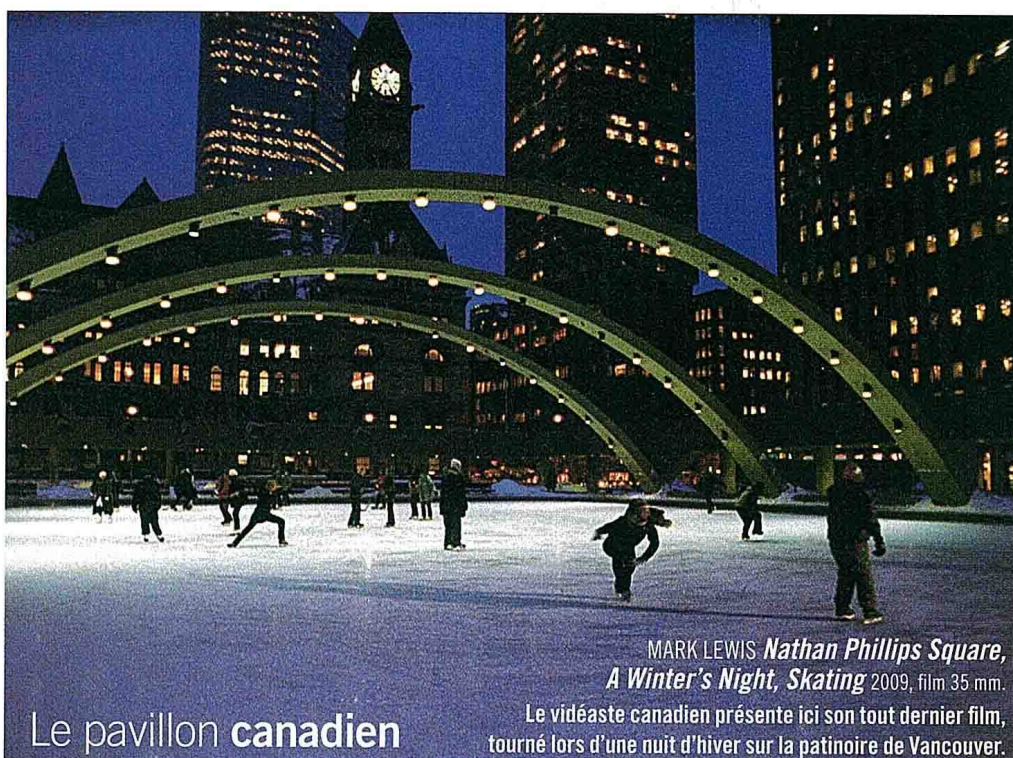
Quelles sont les réformes engagées cette année ?

Paolo Baratta, à nouveau président de la Biennale, a œuvré pour que le pavillon italien devienne un lieu permanent d'activités interdisciplinaires (danse, musique, événements...), qui fonctionne toute l'année. Il m'a demandé de concevoir des espaces dédiés à l'éducation, aux archives, incluant une librairie et un café. J'ai demandé respectivement à Massimo Bartolini, Tobias Rehberger et Rirkrit Tiravanija de concevoir ces lieux, non pas comme des fictions (une conception relationnelle qui date des années 1990), mais comme des plateformes d'échanges et de commerces effectifs. C'est un des enjeux majeurs de cette biennale, produire des réalités.

propos recueillis par F. B. & S. M.

ÉVÉNEMENT 53^e BIENNALE
Venise

Notre sélection



MARK LEWIS *Nathan Phillips Square,
A Winter's Night, Skating* 2009, film 35 mm.

Le vidéaste canadien présente ici son tout dernier film,
tourné lors d'une nuit d'hiver sur la patinoire de Vancouver.

Le pavillon **canadien**

Joli coup d'éclat pour le Canada, qui a choisi cette année un de ses plus éminents représentants. Enfant de l'école de Vancouver aujourd'hui exilé à Londres, Mark Lewis s'est fait remarquer dès les années 1990 par ses films austères et réflexifs. Loin de se contenter d'être un Jeff Wall du cinéma, il explore les villes en quête des ruines de leur «modernisme modeste», et met en scène les tensions qui les traversent, entre futur et passé. Pour Venise, il a réalisé trois nouveaux films. Dans l'un, tourné à la patinoire de Vancouver, il use de la technologie numérique la plus sophistiquée mais aussi de la projection arrière qui fit les beaux jours d'Hollywood dans les années 1950. Dans un autre, il évoque la destruction d'un bâtiment de bureaux londonien; dans le troisième, il rend vie à un vieux motel californien. Blues urbain... **E.L.**

➤ Giardini • <http://canadapavilionvenicebiennale.ca>